

→ A 76 ans, Marina Abramovic présente, à la Royal Academy of Arts de Londres, nombre de ses performances, un médium qu'elle a contribué à forger dès les années 1970.

L'adieu aux larmes

Londres accueille une grande exposition consacrée à **Marina Abramovic**. Lors d'une visite de cette rétrospective, «la grand-mère de l'art de la performance» décrypte ses œuvres, qui repoussent les limites du corps et de l'esprit

par Julie Zaugg

Longue robe noire, cheveux de jais encadrant son visage pâle et lèvres rouge vif, Marina Abramovic a choisi un look de vamp pour inaugurer la nouvelle exposition qui lui est consacrée à la Royal Academy of Arts de Londres. L'artiste serbe de 76 ans a pourtant bien failli ne pas être là. «Je viens de vivre l'une des années les plus dramatiques de ma vie», livre-t-elle de sa voix rauque, marquée d'un fort accent balkanique.

En mai, elle a subi une embolie pulmonaire, qui l'a envoyée aux soins intensifs durant six semaines. Trois opérations, huit transfusions sanguines et un coma plus tard, la voici pourtant au Royaume-Uni, après avoir traversé l'Atlantique sur un navire car son médecin lui a interdit de voler.

L'exposition *Marina Abramovic*, qui court jusqu'au 1er janvier 2024, est la première en solo sur sol britannique de celle qui se décrit comme «la grand-mère de

l'art de la performance», un médium qu'elle a contribué à forger dès les années 1970. Celle-ci voyagera ensuite à Amsterdam, Zurich, Tel-Aviv et Vienne. Elle se veut rétrospective, mais non linéaire. Les deux premières salles sont consacrées à ses deux œuvres les plus célèbres. Réalisées avec quarante-cinq ans d'écart à Naples et à New York, *Rythm 0* (1975) et *The Artist is Present* (2010) ont en commun leur envie d'établir une connexion avec le public. Pour la seconde, recrée par l'entremise d'une mosaïque de portraits, Marina Abramovic a passé dix heures par jour durant trois mois assise sur une chaise, immobile et impassible, à fixer dans les yeux les visiteurs du MoMA de New York. Certains ont pleuré, d'autres ont ri, d'autres encore se sont déshabillés.

Dans la salle suivante, une longue table ornée de 72 objets - une rose, du miel, des couteaux, un pistolet et une balle dorée - reconstitue le cadre de *Rythm 0*. «Faites-en l'usage que vous voulez à mon encounter. →





- ↑ Dans la vidéo «The Hero» (2001), Marina Abramovic chevauche un destrier en portant un drapeau blanc, sur une chanson serbe dédiée aux héros vaincus.
- ↗ La performance «Balkan Baroque» a été présentée à la Biennale de Venise en 1997. Assise au sommet d'un tas d'os, l'artiste avait passé quatre jours à tenter d'en laver le sang, symbolisant le nettoyage ethnique durant la guerre des Balkans.
- Pour pénétrer dans la salle 4 de l'exposition, il faut se glisser entre une femme et un homme entièrement nus, reproduisant «Imponderabilia», une œuvre de 1977.



Soucieuse de pérenniser ses performances, elle a conçu une méthode «pour être présente sans être là»

Je suis l'objet. J'assume l'entière responsabilité de ce que vous ferez», dit un écriteau posé sur la nappe blanche.

Au début, on l'a simplement observée, mais peu à peu, le public a perdu ses inhibitions et s'est mis à la déshabiller, à lui planter des épines de rose dans le ventre, à l'attaquer au couteau. Un visiteur lui a mis le pistolet chargé sur la tempe. Au bout de six heures, l'artiste s'est levée, faisant fuir la foule soudain prise d'effroi. Des photos en noir et blanc documentent cette perte de repères collective.

La douleur est omniprésente dans l'œuvre de cette artiste formée à la peinture classique à l'Académie des beaux-arts de Belgrade. «Il s'agit d'un portail qui permet d'accéder à une meilleure compréhension de l'univers, de soi et des autres, explique-t-elle. L'histoire de l'art est remplie de souffrance. Très peu d'œuvres sont nées dans la joie.»

Une vision qui l'a amenée à constamment tester les limites physiques et mentales de son corps. Sur les murs de la Royal Academy of Arts, des clichés granuleux retraçant les œuvres de sa jeunesse collant à cet ethos,

comme *Rythm 5* (1974) durant laquelle elle s'est installée au centre d'une étoile en feu, jusqu'à perdre conscience par manque d'oxygène ou *Rythm 10* (1973) lors de laquelle elle s'est lacérée la main en pratiquant une roulette russe au couteau.

Aujourd'hui, elle dit ne plus être prête à se soumettre à ce type d'exercice. «Je vais avoir 80 ans dans trois ans, je ne peux plus faire ce que je faisais à 20 ou 40 ans», glisse-t-elle. Mais soucieuse de pérenniser ses performances, elle a conçu une méthode «pour être présente sans être là», fondant en 2007 l'Institut Marina Abramovic, une école itinérante qui forme de jeunes artistes aux techniques leur permettant de résister à la douleur et de rester dans l'instant présent durant leurs performances. A Londres, quatre d'entre elles seront rejouées par 42 hommes et femmes passés par son institut.

«Je ne m'attends pas à ce qu'on reproduise mon travail à l'identique, assure-t-elle. Ce sera une interprétation, chaque artiste y intégrera son propre charisme, sa propre expérience.» En amont de l'exposition, ces doubles ont effectué une retraite ascétique à la campagne. «Durant cinq jours, ils n'ont pas eu le droit de manger, ni de parler, ont passé de longues périodes les yeux bandés et ont dû se livrer à des exercices de concentration, détaille-t-elle. Il faut une sacrée volonté pour absorber l'énergie de 3000 visiteurs quotidiennement.»

Tableau humain

Dans la salle 4 de l'exposition, une femme et un homme se font face sous une arche étroite, entièrement nus, reproduisant *Imponderabilia* (1977). Pour se faufiler entre eux, les visiteurs doivent choisir s'ils préfèrent faire face à l'une ou à l'autre. Un peu plus loin, une femme nue est assise sur une selle de vélo suspendue au mur, dans la position du Christ crucifié, formant un étrange tableau humain.

Trois fois durant la durée de l'exposition, une artiste s'installera dans trois pièces spartiates contenant un lit en bois, une chaise, une table, une douche et des toilettes. Elle y passera douze jours sans manger ni parler. L'œuvre, *House with the Ocean View*, a été présentée pour la première fois en 2002 à New York, où Marina Abramovic venait de déménager.

Elle y vit toujours. Elle a auparavant résidé à Amsterdam, Berlin et Rome. «Mais on ne m'enlèvera jamais mon identité balkanique», confie celle qui refuse l'appellation «Serbe», préférant se décrire comme Yougoslave, tout en dénonçant toute forme d'idéologie collective. «Je n'aime pas les -ismes, je viens d'un pays violemment →

«Je n'aime pas les -ismes, je viens d'un pays violemment communiste»

Marina Abramovic

communiste», confie-t-elle. Ce rapport ambigu à sa patrie d'origine représente l'un des points forts de l'exposition londonienne.

Un tas d'ossements recouverts de traces de sang trône au milieu de la pièce plongée dans la pénombre. Il est illuminé d'un trait de lumière qui lui confère un inquiétant réalisme. Au mur, une vidéo de Marina Abramovic en blouse blanche qui rapporte les propos d'un exterminateur de rats et deux photos de ses parents, des patriotes communistes qui ont œuvré dans l'armée de Tito et l'ont élevée à la dure. L'installation, *Balkan Baroque*, a été présentée à Venise en 1997. Assise au sommet du tas d'os, l'artiste avait passé quatre jours à tenter d'en laver le sang, une tâche impossible symbolisant le nettoyage ethnique durant la guerre des Balkans.

Deux autres salles sont consacrées à sa relation personnelle et professionnelle avec l'artiste allemand Ulay. Entre 1975 et 1988, les amants ont produit des performances durant lesquelles ils se sont hurlé dessus

jusqu'à en perdre la voix ou ont heurté avec violence leurs corps nus. En 1988, ils ont chacun marché 2500 kilomètres durant trois mois, depuis les deux extrémités de la Grande Muraille de Chine pour se retrouver au milieu. A l'origine, ils avaient prévu de s'y marier, mais leur relation s'est dissoute durant les huit ans qu'il leur a fallu pour obtenir l'autorisation de Pékin. Alors ils en ont fait un acte de séparation ritualisé.

Marquée par la spiritualité

La seconde moitié de l'exposition cède la place à une vision plus contemporaine de l'œuvre de Marina Abramovic. On y décèle une femme profondément marquée par la spiritualité, les propriétés de guérison des minéraux et les flux énergétiques.

Dans une salle, une arche noire ornée de cristaux lumineux appelle le visiteur à passer dessous, en référence aux portails qui permettent de passer d'un état de conscience à un autre, de la vie à la mort. Dans une autre, il est encouragé à faire usage d'une série d'objets transitoires à la surface usée - un lit en cuivre, une chaise avec un dossier en agate, d'immenses chaussures en quartz rose - pour ressentir l'énergie émise par ces matières. «Au début de ma carrière, j'ai voulu expérimenter avec les limites de mon corps, mais une fois ce seuil atteint, je me suis lancée dans une exploration de l'esprit et de l'état de rêve.»

Mais, déjà, celle qui est devenue une superstar du monde de l'art, fréquentant Lady Gaga, Jay-Z ou l'acteur James Franco, a choisi de refermer ce chapitre. «Depuis ma guérison miraculeuse en mai, je chante sous la douche, je reprends contact avec des amis perdus de longue date, j'apprécie les petits plaisirs de la vie», sourit-elle. Une joie de vivre neuve pour elle. «Mon art a toujours été si tragique. Mais mes prochaines œuvres seront marquées par l'humour. Elles seront drôles.» ●

«Marina Abramovic», jusqu'au 1er janvier 2024, Royal Academy of Arts, Londres, royalacademy.org.uk